

Ceci n'est pas un journal de voyage. Ce sont des phrases, ou des bouts de phrases, jetées lors d'un voyage sur un cahier, par des mains diverses, parfois coalisées, parfois solitaires. Qui voudrait tout comprendre, et n'aurait pas vécu l'aventure présumée, aurait besoin d'un abondant système de notes. Ce système, ici, n'apparaît pas. S'il est, c'est dans des têtes, qui vont mourir. Autant dire que ces pages sont largement illisibles, le resteront. Elles se proposent pourtant à la lecture. Qui s'y risque peut n'y rien gagner, s'y perdre, maudire, vieillir. Peut-être est-il possible cependant d'y goûter le plaisir que procure parfois, sur les bords des routes, la contemplation d'un tas.

Voilà bien un bout du tombeau d'Astrée.

## URUMQI MON LAPIN

Un film de tout toujours est à faire. Pourquoi pas de ce voyage, qui associa vers Urumqi Inès Guittard, Sébastien Lespinasse, Emmanuel Riboulet, Yves Le Pestipon ? Par bonheur, sans doute, ces personnages n'ont ni les moyens, ni le courage de faire ce film. Aucune institution ne souhaite les aider. Tant mieux. L'avortement est parfois céleste.

### Quadrilogie possible

- Episode 1 : Urumqi mon lapin
- Episode 2 : Tant qu'il y aura des bosses
- Episode 3 : Vous avez une idée où on est ?
- Episode 4 : Qu'est-ce qu'on fout là ?

### Chronologie

*2 août 2005* - Départ Toulouse. Chenut : « Vous allez bouffer de la merde ». A l'heure d'Amsterdam, recherche pile de montre. Echec. M&M's.

Istanbul. Chaleur moite, costume d'Emmanuel : pyjama, tee-shirt jaune, chapeau rustique. Duvet disparu. Tache sur la chemise d'Yves. Révélation trésors archéologiques d'Emmanuel. Nuit chaude, muezzin à 4h du matin. Point de triton.

3 août – Départ pour Bakou, au risque d’être à l’heure. Emmanuel fume cigarette sur cigarette, loin de tout enregistrement. Arrivée à Bakou. Comme visages, portes de prison. Dans l’absurde. On nous agit, il s’agit de passeports et de mots imprononçables. Décor de pièce polonaise, théâtre Garonne. On a mangé une compote. Ascenseur pour l’échafaud. Tout est lent, pesant, massif. Achat de précieux gâteaux Bakou et d’une petite bouteille de whiskey. Bar innommable, nuit innommable, couchés à même le sol au milieu de footballeurs belges, d’espions bakoulites et de leurs acolytes, ponctuée par d’incessantes annonces absurdes, all night long.

4 août – 5 :00, réveil. Décollage vers Urumqi, quelques yaourts sont dans l’avion. Les premiers. 5h de vol. Urumqi. Drapeau communiste, mais ladies first. Sourire. Grande perte, intense et dramatique, mystérieuse et insoupçonnée du 2<sup>e</sup> sac de couchage. Taxi ? Taxi ? Taxi ? Début des longues négociations. Banque. Hôtel luxueux. Le regard des chinois, les ruelles capharnaüm, l’odeur. L pluie dans le Xin Jiang. L’incompréhension totale implique le hasard (restaurant d’Urumqi).

Le soir : la masseuse. Effrayée lorsqu’elle voit une femme. Elle téléphone sans cesse.

5 août – Au petit-déjeuner, beignet à la graisse, œuf pourri, thé au lait salé, pommes de terre au piment, ou l’inverse. Le coca-cola s’impose. Discussions, marche, taxi, pluie, discussions, discussions, discussions. Le CTS : discussions. On loue une voiture et un chauffeur. Musée : momies. Certaines sereines tout en longueur. D’autres recroquevillées, effroi et angoisse. Le gardien dort. Winnie avec son ombrelle.

Carrouf. Jubilation. Un rêve, rencontrer le directeur. Les Ouïghours nous dévisagent. Ils s’agglutinent contre nous. Malaise. Miracle : le directeur. Bourguignon. Il est bourguignon. Chambre 603.

### *Chambre 603, 23h 34*

Nous étions là fumant nos pensées fumeuses dans la chambre 603 de l’hôtel d’Urumqi quand soudain nous fumes attaqués par des myriades de masseuses professionnelles.

L’une d’elle entra, jeta un regard distant et périphérique, tourna, discrètement ferma la porte, et comme gênée, cachant son geste, d’un doigt ferma le verrou. Elle s’avança, ce fut l’espace de l’absence d’amour. 26 ans, fort menue, très fardée, vêtue d’habits simples, légers et colorés. Nous lui proposâmes cigares et cigarettes, elle nous sembla accepter. Dans le doute nous la crevîsses sans penser à mal. De gestes en sourires, elle amena son refus de la main, nous signifiant qu’elle ne refusait point de fumer, mais exhibant discrètement son rouge à lèvres, nous fit comprendre que toute fumerie serait impossible. Nous fûmes interdits. Que dire ? Pendant ce temps, la porte 602 ne se réparait point. Toutes issues, bloquées. Et crevîsses nous fûmes, de honte.

Yves entrant : « la masseuse nous appelle toutes les minutes. »

Analyse. Texte → forme du récit. Narration homodiégétique. 2 narrateurs (« nous »). Pronom personnalisé, point de vue proprio-perceptif.

Conclusion, l'issue bloquée ou débloquée. Analepse et prolepse.

Etude sur l'emploi du passé et de l'imparfait + forme du dialogue. Différence discours/récit chez Genette, *Figures III*.

Absence d'imparfait. Espace de l'événement. Temps vécu comme succession d'instant. Que serait le texte s'il était écrit à l'imparfait.

Conclusion : mystère de la temporalité. Clôture, mais tout reste à imaginer. Suspension dans la narration. Typographiquement, un deuxième espace apparaît. Robbe-Grillet, *Projet de révolution à New-York*.

Entretien : Dépossession. Jalousie. Sens médiéval : l'endroit par lequel on voit sans être vu. Certaine intersubjectivité. Tout passe par la fumée.

Texte fumeux. Nous fû/mes. Deux morphèmes syntagmatiques. Passé/moi. Désir d'être seul par rapport à la masseuse. La rencontre est possible.

-  
6 août – Tchou, le chauffeur. Semble très sympathique. Labyrinthe kafkaïen des banques. Un employé insupportable à l'accent américain. Nous nous croyons pauvres.

Il pleut.

Nous roulons.

Korla. Hôtel scandaleusement luxueux. Gêne entre Tchou et nous. Déambuler dans la ville. Nous sommes l'attraction touristique des Chinois. On s'empresse : pattes de poulet grillées ? Brochette d'oiseau ? Poisson plein d'arêtes. Emoi dans le restaurant : des Occidentaux. Orage, pluie torrentielle. Des lacs au milieu de la chaussée.

7 août – Départ pour Kucha. Inondations, pistes chaotiques, passage en force des torrents. Oie, wé, Brigitte Bardot. Guitare apouch. Kucha : l'hôtel. 50Y/nuît/personne, cafards compris.

Les murs de l'ancienne cité. Petite fille improbable. Elle nous suit. En fait, nous visitons les chiottes. Un ouïghour arrive. Il nous invite. Maison en terre, poules dans la cour, une quantité invraisemblable d'enfants. Il a deux femmes. On ne sait pas trop ce qu'il faut faire. On finit par monter sur un lit où se trouve une table. Lavash, thé, fruits secs. Performance de Sébastien, nous vivons en pays chrétien. Aussitôt, il met radio Al Qaïda. Sourit toujours. La boue du chemin. Un parc abandonné. Mosquée et cimetière.

Tout au centre. Au centre de la ville. Tout au centre de la ville de l'Empire. Tout au centre de la ville de l'Empire du milieu. Tout au milieu les jambes des chinoises comme autant de compas qui décentrent tout désir. Cercles parfaits mathématiques réglés comme sur du papier à musique. Quadrature du cha-cha-cha sur petits talons hauts. Je me géométrise, deux pas vers la Mecque, deux pas vers le soleil levant, deux pas vers les steppes mongoles, deux pas vers Popoatepetl. Tout autour tout tourne plus vite, tout tourne et danse, tout tourne et chante, tout s'en retourne en la chanson douce des regards chavirés ouïghours.

Tout bascule entre le faux et le vrai, entre l'envie de plaire et la nécessité de mettre ses pas en cadence. Rien d'encre ne peut s'escrimer à imiter le sourire de ces femmes, tout autour.

Au cœur de la place centrale, sacrifices postmodernes, le monstre pneuma rouge dévore et vomit ses enfants. Monde instable. Fureur, éparpillement de cris. Enfants comme autant de couleurs criantes dans la machine à laver avalée du temps.

Pâtisserie. Découverte, aventure du palais.

8 août – Grottes, aménagement béton soviétique (pédalo arménien). Chinois hurleurs ; aventure buissonnière niveau 4. Course poursuite avec le gardien de l'ordre, à la limite de l'engueulo SNCF. Bonheur de se baigner nus dans le nulle part en Chine ou ailleurs, roseaux nous sommes, fragiles.

Un peu de chameaux.

Repas d'images bruyantes, de visages absorbés, de riz, de voitures, de fumée, d'odeurs, prenons.

9 août – Vers Aksu. Il n'y a rien à voir à Aksu : nous avons tout vu.

Cimetière ouïghour : un homme vit et dort dans une tombe. Nous sommes interdits de passage : un ouïghour hurleur vient nous cueillir. Tchou sourit dans le mini-bus, nous sommes complices.

Tout. Tout tombe. Tout tombe dedans. Dedans le tout tout tombe. Tombe en tas. En tas de tout qui tombe en dedans. Tout tas en dedans tombe en os. Tout os en dedans tombe en chair dehors. Tout dehors tombe en dedans d'os, tombe en tas, en tas de tout, en tatouage du dehors.

Hors de tout, ça tombe ça tente le dedans en dehors, ça tente la chair, suscite le tas, tas d'os en tatouage de chair.

En dehors de tout, ronge, ronge, ronge en dedans le tas de ça, le tas de sable d'os, la tombe en deça de tout ça qui tombe, ruine le tout, ruine le tatouage de tout, ruine de toute hâte, ruines de tous les âges, cailloux d'os et ruines sur le sable.

Tout, tout petits, tout petits tas, tout petits tas ici et là, petits tas de ça dans le tout de sable tout autour, tout autour, au dehors, tout autour.

Méconnaissables.

Les signes nous convoquent : devant la chambre d'hôtel d'Yves et Inès, par delà la fenêtre, nous reconnaissons immédiatement cette forme circulaire à la sacralité hors du langage qu'on désigne parfois par l'expression « Place Pinel ». Aussitôt nos cœurs battent la chamade. Nous nous rendons devant le lieu. Nous sommes instantanément reliés magnétiquement aux autres places Pinel du monde. Extase. Les mots manquent. Apparaît devant nous un rêve de pierre sublime, une déesse nue tenant un vase, nous décidons d'y verser un peu de la précieuse terre.

Tout autour, les boules de billard vérifient les lois de l'apesanteur terrestre.

La main blanche d'Inès les grains de terre et les laisse glisser peu à peu dans le secret de la déesse. Nous sommes extraits du temps.

Le choc des boules partout sur la Terre, autour de la Terre, dans le système solaire, autour de notre galaxie, en chaque point de l'Univers, à l'intérieur d'une petite boule de billard. Multiplication à l'infini des centres. En chaque poussière, myriades de places Pinel, infinités pineliennes. Jusqu'en l'autre bout du monde, jusqu'aux confins des Univers, auprès de mon nombril.

Nous sommes grains de Pinel dans la Place. Nous sommes poussières du nombre Pi dans la circonférence des cercles pineliens. « Toi qui fais le cercle qui me fait, ne me défais pas ».

Rites de la main, de la bouche, du chant, rites circulaires de l'approfondissement du Pi. L'univers est courbe.

10 août – Vers Kashgar. Gorges profondes, pénétrons. Dans la félicité et l'émerveillement. Grimpettes diverses. Couleurs. Superbe hôtel quatre étoiles où les toilettes ne marchent pas. Dans le restaurant de brochettes, avons mangé. Peu d'enthousiasme : une fois encore le chinois se joue de nous.

La ville ressemble par moments à ce que n'en disent pas les guides : peu de touristes dans les rues.

Lessive, thé, dodo.

11 août – Sommes allés voir une stupa dans le désert et des ruines invisibles. Apparition et disparition de la monnaie dans le trou sacré de la stupa. Nous mangeons des stupa-chups. Nous croyons être invités par le faux gardien des ruines. Apparition et disparition des billets d'entrée. Petite arnaque.

On erre dans un labyrinthe de rues jusqu'à parvenir à la tombe d'Apak Hoja. Eblouissement de mosaïques : très beaux dégradés de vert. Ces tombes de hauts dignitaires religieux sont recouvertes par des étoffes brillantes pleines de motifs géométriques.

Petites filles papillons insistantes.

Retour à Kashgar. Visite de la grande mosquée d'Etigar. Sobriété étonnante. Femmes à torchons. Promenade dans la ville, visite de quelques magasins de musique où les instruments sont plutôt destinés à un usage décoratif.

Dans le bazar nous sommes poursuivis par des enfants « hello ». Nous tâchons de les pineliser. Petites ruelles, visages accueillants, sourires, nous sommes les bienvenus.

Grande statue de Mao. Séance photo.

Le soir : après maintes tergiversations, nous laissons le hasard choisir notre restaurant. Il opte pour stuc-rafia ouïghour : nous mangeons un pot-au-feu immangeable, grande nostalgie.

## Dévoilement

On joue à qui sait quoi. On se joue du que sais-je ? On s'en fout.

Le « je ne sais pas quoi » ne sait pas qu'est-ce qui joue.

Quand je sais quoi qui joue qu'est-ce que c'est qu'est-ce que c'est ce savoir.

Qui sait qui est-ce qui sait ?

On s'en fout à qui la faute. On ne sait pas, on n'en sait rien. Quand on ne sait pas, c'est quand on ne sait pas, quoi, on ne sait pas qui c'est, qu'est-ce qu'on fout. On s'en fout.

Le « on s'en fout » ne sait pas : ne sait pas à qui la faute. Quoi qui ne sait pas le « qui est-ce », qu'aimerait bien s'en foutre mais qui sait ?

Ce qui s'en joue, s'en foutre, n'en sait pas plus.

Pas plus que le « je » qui parle.

Que sais-je « qui sait », de la faute du « qui sait », de l'absence de « qui sait », on ne saura pas, non non, et la fin des haricots, des haricots, on s'en fout.

On s'en fout de la fin.

On joue. On joue à « je parle », je m'en fouts de je parle, j'en parle que j'en fouts, je sais que j'en parle, je m'en fouts de le savoir, je n'en finis pas, j'en joue, n'en parlons plus. J'en fouts d'en parler plus, je ne sais plus, je ne sais plus m'en foutre, ne sais plus jouer à j'en parle, j'arrive plus à en jouer, j'arrive plus à parer, que sais-je, que ne sais-je, le jeu quand ça s'arrête, quand ça s'arrête, s'emballe, s'arrête, quoi, quoi, tes haricots, le mot « haricot », les lettres du mot, les traits des lettres, le geste qui trace, le je au début du geste, bien avant et presque après une mouche, cette mouche naïve, quand ça s'arrête, s'emballe, s'arrête, ce petit bourdon, bzz, bzz, je ne sais quoi, petit cercle de mouche naïve, plus petit que cercle, plus petit que petit, sur le i de petit, petit, petit, petit, point.

*12 août.* Vers l'Inde. Route chaotique et sinueuse. Montagnes vertigineuses, pics cachés dans les nuages.

Au poste frontière, déception de ne pas être arrêtés et contrôlés une demi-journée. Touristes espagnols.

Montée vers le lac. Montagnes lunaires. Visages tibétains.

Ascension et sensation d'immensité. Photos chics et chocs, début de la ligne Inès Guittard.

Chute.

Visite d'une mine peu profonde sur le chemin du retour. Présence mystérieuse d'un vieillard superbe qui nous dévisage avec bienveillance, yeux mi-clos.

Bar restaurant.

*13 août* – Vers Hotan. Désert à perte de vue, petites tornades. Longue route. Hotan semble avoir subi un cataclysme, on a l'impression d'une ville inachevée. Ciel gris de poussière et de sable. Il règne une agitation étonnante, tous les hôtels sont complets, il se prépare quelque chose.

Notre hôtel, trouvé après maintes pérégrinations, est constructivement déconstructif.

Répétitions incessantes pour la fête du 15 août chinois : statue de Mao serrant la main d'un Ouïghour. Mao est plus grand. Ballet et jeux d'eau, musique incroyable.

Internet à Hotan. Grand soir de discussion au restaurant. Duo Sébastien/Yves, Emmanuel/Inès. La serveuse est délicieuse, croquante, un petit ange de crème fraîche.

Visage – signes de l'humain. Ex : Saveria. Communauté des traits, reconnaissance, une certaine personnalité qui se combine en d'autres visages (amour). Autre exemple : Madame Bovary, illusion.

Gueule – vers l'animal. Ex : Inès hamster. Yves hibou, Sébastien Grizzly. Caractère monstrueux et unique, hors de toute psychologie.

Tête – vers le minéral-végétal. Ex : Serge Pey tomate, Monod caillou. Illisibilité confuse, inversion des signes, à la fois muet et criant. Beckett.

Parfois tête de gueule, gueule à plusieurs visages, visage en devenir de gueule. Ne pas oublier : concours de gueules = Gombrowicz ≠ le mollet.

Emmanuel = rotule. Inès = cou.

*14 août.* On se demande vraiment qu'est-ce qu'on fout là. Les militaires sont féroces. Deux jeunes filles gloussent derrière une grille. Grand succès de Sébastien.

Paysage fantomatique, on creuse. La folie du jade saisit Tchou. Nous attendons, et il fouille la terre. La lassitude s'abat sur nous. Heureusement, nous avons des chupa-chups. Une mare remplie de têtards fait passer le temps.

Nous exigeons d'aller voir des bouts de bois plantés dans le sable. Route chaotique dans le désert. Brume blanche, poussière très fine. Espace troué.

Une charrette et des ânes. Une soudaine agitation autour de nous. Un moyen de locomotion encore inconnu. Nous jubilons. Un désert de sable blanc, duquel émergent les traces d'une ancienne cité. Le sol est jonché de fragments de poteries et de curieux galets noirs, trésor insoupçonné. Un chinois nous suit, répétant sans cesse « how much ». Litanie.

*15 août – Vers Ming Feng.* Une place Pinel dès notre arrivée. Hôtel dénudé. Nous avons faim. Les Ouïghours sont d'une indifférence ostentatoire.

Déjeuner poulet dans une bicoque. Sommes-nous au XVIIIe siècle ?

Emmanuel et Inès tiennent salon. Ils parlent en buvant le thé, dans cette chambre d'hôtel perdu au sud du Taklamakan. Chopin est là.

Yves et Sébastien partent en exploration. Le soir, nous découvrons leur découverte. Après avoir subi l'attaque des chiens hurleurs, les sables mouvants, les dunes s'offrent à nous. Il fait nuit. Rite pinélien. Méditation. Nous espérons la perte. En vain. Seules les clés combent notre désir.

*16 août – Nous quittons Ming Feng.* Il s'agit de traverser le désert. Il faut parler de Denis Favennec. Il fait résolument chaud. Il...

Dans le désert, à une station service, rencontre avec le professeur d'hydraulique de l'université d'Urumtsi. Il parle un peu anglais et a fait quelques études à Toulouse. Il photographie passionnément sa « graduate student » et se montre rassuré lorsqu' Yves lui présente Inès comme son étudiante. Il peut dès lors lui proposer des échanges universitaires. Ensuite, reprise de la recherche des bosses et traversée des champs pétroliers.

Korla.

*17 août – La maladie d'Emmanuel le décide à revenir vers Urumtsi pour se reposer.* Événement qui va changer les perspectives archéologiques du voyage. Cette maladie est le résultat de l'absorption d'un étrange vin jaune au restaurant de Korla. Cette liqueur indéterminée d'une couleur aussi tentante que diabolique fait basculer le voyage vers les jades.

*18 août – Urumtsi.* 2 groupes : Sébastien/Inès, Yves/Emmanuel.

Il s'agit d'acheter. –Frivolité des robes, chaussures, chapeaux, pantalons, thé, cigarettes, musique... Honnêteté.

-Trafic et Escroquerie. Yves et Emmanuel arpentent la ville à la recherche de jade. Tout était très simple. Il leur a suffi de comprendre qu'il fallait revenir au premier petit marchand de rue rencontré le premier jour dans un marché minable. A peine se sont-ils procurés deux ou trois petits jades anciens que de nouveaux objets apparaissent amenés dans des sacs par toutes sortes de trafiquants. Ils se retrouvent bientôt devant un musée archéologique mobile où tout est négociable. Peut-être se font-ils rouler, peut-être commencent-ils leur fortune. Le soir, Sébastien demande à revenir sur les lieux pour voir le phénomène d'apparition. Les objets apparaissent en effet, dont une statue en jade invraisemblable, brandie par un adolescent. Chargés de trésors et de frivolités, nous nous repaissons au restaurant et nous nous endormons sans cependant céder aux avances de la masseuse.

*19 août* – Départ vers le nord. Nous retrouvons Tchou avec un certain plaisir. La musique accompagne l'écoulement des kilomètres. La route se dégrade peu à peu se transformant en un chantier. Des cantonniers érigent des barricades le long des portions d'autoroute achevées. Situation absurde où il faut négocier un passage en apparence si simple. Tout cela est incompréhensible.

Nuit sous la yourte, belle et point courte.

Pas de ronflement, le bonheur vraiment. Après le repas, avant de nous endormir, nous marchons longuement le long du lac. Des chameaux apparaissent dans la nuit. On nous propose même d'en « chevaucher » un. Des chiens nous poursuivent. Ca aboie de tout côté. C'est très romantique. Normal, nous sommes français. Iseult est la consécration romantique du hamster.

*20 août* – Arrivée à Yinning. Dédale des banques. Légère angoisse quant à l'impossibilité de payer Tchou. Ville sans grand intérêt. Apparemment. A l'orée de la ville, une rivière. La rivière des mariages. Sucre et mauvais goût, meringue, froufrous, house teas sordides. Les mariées n'hésitent pas à souiller le bas de leur robe, marchant sur une passerelle branlante et boueuse, jusqu'à un petit îlot.

Le train fantôme : moment court mais intense. Il est plaisant de hurler devant un cadavre grimaçant et sanguinolent.

De pire en pire. Hamburger au poulet, sunday au chocolat sans cacahuète, chocolat sans saveur. Mais il y a Tom et Jerry. C'est important.

*21 août* – Nous partons à la recherche des menhirs. Les cantonniers sont là. Petit chemin dans la montagne. Des rochers énormes sont dynamités. Pinélisation. Winnie est abandonné dans l'enceinte d'un temple éphémère. Il contemple le Nord. La terre de la place Pinel est répandue. Le tonnerre éclate. Le lieu est consacré.

Des militaires sont pris en stop. Ils nous amènent tout naturellement dans un temple bouddhiste. Fin de partie. Un vieillard, homme ou femme, engoncé dans un plâtre. Un chien aboie. Il ne se passe rien. Les menhirs semblent inaccessibles. Mais un homme dort sous son tracteur. Les menhirs apparaissent. Drapeaux, barbelés. Il y a en ce lieu plus de chinois (es) que de statues. Agaçant.

Dernière soirée en Chine. Nous échappons au karaoké.

22 août – Lever 6h. Nous attendons. Nous attendons. Mais où attendre ? Nous sommes totalement pris en main. Souvenir de cette femme, prévenante, visiblement enchantée de s'occuper de nous. Elle nous invite à monter dans un taxi. Moment d'incertitude. Où va-t-on ? Le bus attend. Couchettes et tapis, on se déchausse en entrant. Beaucoup de femmes. Quelques enfants, dont un est malformé. Films idiots mais rigolos. Chaos sur la route.

La frontière. Inconcevable. Une masse humaine s'écrase contre les grilles. Rugby kazakh. Inès se sent ballon, Lespi fait le gros bras, Yves parle, Emmanuel fume une cigarette. La porte s'ouvre. Compression absolue. On étouffe. Ça bourre à mort. Les trois hommes passent en premier, les 45kg + le sac restent un moment accrochés à la grille, terriblement comprimés. Nous sortons vivants...

Le chauffeur de bus nous attend dans le bâtiment. Il nous pousse dans un inconcevable magma humain. Chairs suantes et moites, labels de langues et de corps enfoncés dans leur pesanteur. Il semble particulièrement difficile de passer la frontière, alors qu'aucun contrôle, au final, n'aura été fait. Une mama russe attaque : « GRUPPA ». Elle se colle contre nous. Ses boursofflures s'agglutinent contre le corps d'Inès. Nous l'insultons allègrement. Son incompréhension est jouissive. Elle répète stupidement son sempiternel « gruppа ». Zidane, bonjour, Chirac, Poutine, Sharapova.

Le chauffeur nous fait signe d'avancer. On nous pousse en avant. Mais devant nous, un océan de policiers chinois patibulaires. Nous émergeons, hors des têtes et des bras, bousculant ça et là des Cerbères. Passage derrière des images, sous l'œil complice d'une petite fille blonde au sourire espiègle. Le chauffeur gesticule devant nous. En désespoir de cause, il agrippe et tire à lui comme un forcené le dernier sac et la personne qui y est attachée.

Deuxième poste frontière : au Kazakhstan. Attente vague, absurde. Beckett. Des gueules.

Arrêt dans le « no man's land ». Sable gris. Ciel gris. Visages gris. Paroles gris. Silence gris. Maison gris. Portes gris. Hôtel gris. Supermarché gris. Bouffe gris. Jardin d'enfants gris. BBC world gris. Poste de télévision gris. Hall gris. Commerce gris. Casino gris. Mafiosi gris. Ascenseur gris. Chambre d'hôtel gris. Piano gris. Thé gris. Etrangers gris. Statues gris. Eglises gris. Monuments gris. Rues gris. Bazars gris. Yeux gris. Rouge à lèvres gris. Russes gris. Attente gris. Policiers gris. Musées gris. Prostituées gris. Fièvre gris. Hostilité gris. Peur gris. Places gris. Billets gris. Galeries d'art gris. Musique gris. Signes gris. Vin gris. Seul grigri : petit-déjeuner. « Qu'est-ce qu'on fout là » s'approfondit, se fout bien là où on est là, où on n'est pas, où le « pas là » est, où le là est impossible.

*« Il n'y a pas de nous, c'est un scandale. A chacun ses jades. »  
Emmanuel Riboulet-Deyris.*